

EXCELSIOR.

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
 France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
 Étranger... Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
 On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
 Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Adressez toute la correspondance
 à l'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
 88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
 Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
 Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

CONSTANTIN DE GRÈCE ENTRE SES MAUVAIS CONSEILLERS



Sophie, dont — ô ironie — le nom signifie en grec : sagesse (!!).

Pour une organisation régionale

Il n'est plus question en France que de savoir comment nous allons répondre au nouvel effort allemand. C'est à qui répètera, avec raison, que nous n'aurons jamais trop de canons, ni de munitions, non plus que d'avions pour guider le tir de notre artillerie, de moyens de toutes sortes pour la faire se mouvoir et la ravitailler. Cela revient à dire que nous n'aurons jamais trop d'usines pour fabriquer des canons, des munitions, des avions et des mitrailleuses ; jamais trop de houille noire et de houille blanche pour assurer l'activité de ces usines, jamais trop de moyens de transport pour leur amener le charbon depuis la mine d'où il a été extrait ou depuis le port où il a été importé ; et voilà qui exige encore la création de nouvelles usines d'où sortiront toujours plus de locomotives, plus de wagons, plus de rails et plus de bateaux.

Toutes les usines ne peuvent rien sans une main-d'œuvre suffisante. La population de l'intérieur en travail pour la guerre a besoin d'être ravitaillée de toutes les manières, tout comme celle du front des armées ; et voilà pourquoi notre vie agricole et notre vie économique non seulement ne doivent pas se ralentir, mais il ne devrait plus y avoir bientôt un seul champ laissé en friche en France ; les fabriques de produits alimentaires doivent demeurer actives ; l'importation des produits de nos colonies, de ceux des pays alliés et neutres doit pouvoir continuer ; sans oublier que, pour la bonne conduite de la guerre, nous devons exporter chez nos alliés ce qui leur fait défaut quand nous le possédons.

Nous nous trouvons donc en présence d'un certain nombre de problèmes qui dépendent tous les uns des autres, et dont la solution heureuse aboutira, par l'organisation des forces innombrables du pays, à nous faire obtenir le matériel de guerre nécessaire pour parvenir à la victoire. Et ainsi, en travaillant pour la guerre, nous travaillerons à accroître la richesse de la France pour le temps de paix, puisque nous ne parviendrons que par une surproduction de forces productives à la surproduction des forces destructives indispensables pour vaincre nos ennemis.

Or, les méthodes employées jusqu'à ce jour sont reconnues mauvaises. Il ne s'agit plus d'organiser l'économie avec un minimum de privations pour la population du front des armées et la population civile, mais d'organiser nos richesses afin de réaliser le maximum de production utile.

La vie agricole est négligée par suite de l'absence d'un machinisme qui pourrait suppléer à la pénurie des bras ; les trésors de notre sous-sol sont ou inexploités ou insuffisamment exploités.

La cause principale de la crise des transports est le manque de matériel ; ce matériel insuffisant est lui-même mal employé.

M. Charles Humbert, qui a compris la dépendance des problèmes divers de la solution desquels dépend le sort de cette guerre, pense que seul pourrait les résoudre avec bonheur un ministère des fabrications. Celui-ci aurait à sa tête une sorte de dictateur de la production industrielle ayant le droit de réquisition partout, selon les besoins, sur l'outillage, les matières premières et les moyens de transport. D'autre part, M. Briand s'est engagé, à la suite du comité secret, à concentrer dans une direction restreinte la conduite générale de la guerre.

Mais, que nous ayons une sorte de dictateur de la production industrielle ou un conseil directeur restreint de la guerre, encore faudrait-il que l'un ou l'autre soit servi par une organisation meilleure de l'intérieur ; que cette tête, qui concevra et dirigera, puisse donner ses directions avec la connaissance des données exactes de chaque problème qui se présentera, qu'elle ait à son service dans le pays de bons centres nerveux et des membres diligents. La grave question qui se pose aujourd'hui en réalité est celle de la réorganisation du pays pour obtenir son rendement maximum industriel et économique. Cette réorganisation ne peut aboutir que par une organisation régionale méthodique. Ce n'est pas qu'il s'agisse de créer actuellement des assemblées régionales, de modifier en quoi que ce soit le mode de représentation nationale ; ce ne sont pas des organes de délibération mais d'action qu'il faut ; les conseils consultatifs d'action économique institués dans chaque région militaire depuis la guerre, et qui ont déjà rendu de grands services, suffisent. Mais pourquoi ne créerait-on pas dans chaque région militaire une sorte de direction des fabrications avec, à sa tête, un directeur compétent auquel serait laissée une certaine initiative, qui recevrait l'impulsion du

pouvoir central et le renseignerait ? Ce directeur aurait, pour collaborateurs directs, un directeur des munitions, un directeur des transports, un directeur des mines, un directeur de l'agriculture, un directeur du ravitaillement qui seraient tous des techniciens et les divers fonctionnaires et agents du pouvoir central dans la région. Il aurait le droit de réquisitionner les terres laissées en friche ou mal cultivées, les mines inexploitées, les usines abandonnées, les forces en houille blanche inutilisées.

Il a fallu aux Allemands un mois pour établir leur loi sur le service civil ; il ne faudrait pas quinze jours pour réaliser cette organisation régionale qui, pour organiser la victoire, mettrait en valeur toutes les richesses de France, préparerait ainsi les victoires pacifiques de l'après-guerre, assurerait pour leur retour, à ceux qui combattent au front, une France plus riche dans laquelle la vie serait plus facile.

Et, pour le reste, nous pourrions méditer avec profit ce que dit notre Montaigne de la vanité des paroles : « Les républiques qui se sont maintenues en un état réglé et bien policé, comme la Crétense ou Lacedémonienne, elles n'ont pas fait grand compte d'orateurs : c'est un util inventé pour manier et agiter une tourbe et une commune desreglée, et util qui ne s'emploie qu'aux Etats malades, comme la médecine. »

Georges Le Cardonnell.

Ce que l'on dit

En attendant...

Environ cinquante mille Canadiens ont pris part vaillamment aux batailles de la Somme. Sur ce chiffre, cinq ou six mille au plus étaient Canadiens-Français.

Or, les Canadiens-Français constituent, en Amérique du Nord, une population de trois millions d'habitants. Ils se déclarent très loyaux sujets de la Grande-Bretagne, et, en même temps, Français de race et de langage. A ce langage et à cette race, ils tiennent comme à un héritage sacré. Dans cette guerre, leurs deux patries étaient engagées, engagées du même côté. Il semble donc qu'ils eussent dû s'enrôler tous comme un seul homme. Il n'y a aucune raison de dissimuler qu'il n'en a rien été.

C'est que, juste au moment où la guerre a éclaté, il venait de se produire un conflit assez grave entre Canadiens-Français et Canadiens-Anglais. Dans la province de Québec, les Canadiens-Français sont en majorité, et, cependant, ils reconnaissent à la population anglaise le droit d'avoir des écoles où l'enseignement est donné en anglais. Dans la province d'Ontario, ce sont les Canadiens-Anglais qui ont la majorité, et ils ont refusé à la population française le droit d'avoir des écoles de sa langue.

Il faut dire, hélas ! que les catholiques irlandais ont voté, dans cette question, contre leurs coreligionnaires français, avec les protestants d'origine britannique.

Les Canadiens-Français en ont gardé une grande amertume. Ils ont déclaré qu'ils aimaient toujours la France, mais qu'ils ne voulaient pas se battre pour le gouvernement impérial anglais, qui leur refusait l'exercice d'un droit légitime.

Dans cette affaire, les responsabilités paraissent divisées. Les Canadiens-Anglais ont eu le tort de refuser à leurs concitoyens français un droit dont ils jouissent dans la province de Québec. Et les Canadiens-Français celui de ne pas se rappeler qu'à côté de l'Angleterre il y avait la France. Et le résultat est regrettable.

Pierre Mille.

Lors de l'exposition qui eut lieu au printemps de cette année dans les claires galeries du Musée Galliera, on remarqua, parmi les travaux de mutilés si heureusement réunis par M. Delard, des œuvres de jolie invention, d'originalité et de saveur inédite. Renseignements pris, on sut que ces colliers de pierres de couleur, que ces broderies étaient le plus souvent surgis sous les doigts d'artisans nés de la guerre, ex-livres de magasin, garçons de bureau, terrassiers. Et les écrivains d'art notèrent ce curieux phénomène que, précisément, des gens sans éducation artistique avaient composé les modèles les plus personnels et les mieux venus.

Depuis lors, maintes fois, la même observation put être faite. La dernière est d'avant-hier. Dans l'un des nombreux ateliers de rééducation de Paris, un blessé s'amusait à tisser, selon son imagination, un tapis de

petite dimension. On le laissait faire, tout en présumant qu'il renoncerait bientôt et réclamerait un canevas. Il s'obstina. Et il vint d'achever son tapis : colorations exquisément nuancées, dessin d'une rare beauté, enfin, une belle chose.

— Où avez-vous été chercher cela ? disait devant le métier, à l'artiste modeste, un fonctionnaire du ministère des Beaux-Arts.

— Je ne sais, dit l'homme. Mais, avant la guerre, j'étais le valet de chambre d'un explorateur et j'ai vécu à son service près d'un an, en Perse et aux Indes.

MEDAILLON

La chiffonnière

Qu'en pensent les chiffonniers ? On a mobilisé la poubelle.

Pour remédier à la vie chère, on a commencé, sur les conseils de notre confrère Louis Forest, par ne plus jeter à la poubelle les fanes de carottes et divers épluchures. On en a confectionné des plats que le bon public a déclarés délicieux. Et d'un !

Pour parer à la crise du charbon, on vient de se décider à retirer de la poubelle... tout. On fabrique, à l'aide de mortiers et de truelles, des briquettes de détritus parfaitement combustibles. Et de deux !

Une vieille chiffonnière de la cité Doré, oratoire de sa corporation, exhale ainsi ses plaintes :

— Ce n'est pas délicat ce que fait là le monde ! Les poubelles, c'est-y à nous, oui ou non ? Mais on a beau crier... Moins de chiffons, moins d'os dans les poubelles, moins d'argent ! Les gens qui font des briquettes d'ordures brûlent notre galette ! Si, au moins, ils nous laissaient nos épluchures ! Quelle pitié, tout de même !

Car la vieille chiffonnière ne peut plus nourrir ses lapins avec les épluchures ! Jadis, avant la guerre, il y en avait hant comme ça des fanes de légumes et des feuilles de choux, dans nos poubelles ! Les chiffonniers faisaient l'élevage du lapin ! Parfaitement ! Demandez aux revendeuses de la rue Mouffetard d'où leur venaient souvent leurs lapins du Gâtinais ! Les chiffonniers leur vendaient le civet sur pied, à la livre ! Fini tout ça !

— Ah ! mais ! ah ! mais ! gronde la vieille chiffonnière ; et elle entraîne au fond du taudis les voisines compatissantes pour leur montrer une sombre encoisse renversée : « La cage vide ! »

Mais, si vous passez devant chez elle, n'espérez pas surprendre la vieille chiffonnière en état d'abattement. Son fier courage reprend vite le dessus. Au bruit de vos pas, elle se redressera, non sans morgue, et vous apostrophera du seuil en vous toisant :

— Ben quoi ! On a tout de même souscrit à l'Emprunt, allez ! — MAGD-ABRIL.

Plusieurs coiffeurs de Londres viennent de demander, par patriotisme, à fermer leur magasin une heure plus tôt, le soir.

Ces coiffeurs ne sont pas des coiffeurs quelconques, mais ceux dont l'enseigne porte en caractères flamboyants ces simples mots : « Coiffure à la Lloyd George. »

On sait que les plus chics salons de coiffure de Londres se sont fait une spécialité de tailler les cheveux des gentlemen à la manière du grand homme d'Etat anglais. Mais pourquoi sont-ce justement ces coiffeurs qui donnent le signal de la « fermeture patriotique » ?

Est-ce seulement par patriotisme, ou bien parce que leurs clients coiffés à la Lloyd George, dont portant les cheveux longs, se les font moins souvent couper ?

Nous ne pouvons dire qui il fut. Qu'on sache seulement que, âgé de 27 ans le jour même où il reçut une balle dans la tête, c'était l'un des Français qui commençaient à se distinguer, dans le domaine des arts. Le désir d'une famille en deuil nous impose une discrétion à laquelle nous nous plions respectueusement.

Il ne s'agit pour nous, d'ailleurs, que de consigner le fait suivant. Par une curieuse et bien rare habitude, on conservait, dans la famille de ce brave, toutes les coiffures dont il avait fait usage depuis ses tendres ans. A côté de son premier bonnet à trois pièces, tout petit, figuraient, dans cette originale collection, ses bourrelets de paille, ses chapeaux de bébé, ses toques d'écolier, son képi de collégien, son béret d'étudiant, son képi de soldat, ses hauts de forme de modes surannées, ses melons, ses panamas, ses casquettes d'intérieur, voire un madras de nuit qu'il avait longtemps porté, au cours d'une grave maladie. On vient de recevoir son casque de sous-lieutenant, percé d'un projectile allemand.

Et une maman en pleurs, l'autre matin, a fait brûler toute la collection, pour ne garder que la plus belle pièce, cette noble coiffe de guerre, encore teinte du sang de son enfant. Seul, le petit bonnet à trois pièces a été épargné.

Le Veilleur.

Billet d'un provincial

Mon cher Parisien,

Tu veux avoir des nouvelles de ma petite ville? Voici. Ma petite ville a froid. Nous avons cinquante centimètres de neige dans les rues. Le courrier de Paris nous parvient avec de longs retards. Le moral est toujours excellent. Nous sommes, d'ailleurs, à six cents kilomètres de la ligne de feu. Mais ceux qui se sont installés dans la guerre, ceux à qui elle rapporte de gros bénéfices, ne laissent pas de manifester quelque inquiétude. Pour ma part, j'en suis ravi! Leur optimisme, qui n'était que la forme la plus basse de l'égoïsme, commence à être ébranlé. Le temps des vaches grasses ne va donc pas durer éternellement? Nos nouveaux riches ne sont pas contents et ils manifestent leur mauvaise humeur en ne donnant plus rien aux œuvres de bienfaisance. Ah! on veut réduire leur éclairage et supprimer les tartes à la crème! Eh bien! ils diminueront leurs envois de tricots et de chaussettes aux nécessiteux. Admirable logique!

Mais, laissons là ces tristes sires! Nos habitués des cafés et brasseries tiennent toujours. Ils déplorent, certes, la fermeture des débits de boissons à 9 h. 1/2. Mais ils s'inclinent devant les nécessités de la défense nationale. Ils boivent toujours, d'ailleurs, le même nombre de consommations. Ils les boivent plus vite, voilà tout!

Depuis l'annonce de la nouvelle visite des exemptés et réformés, les vieilles commères ne cachent pas leur joie. Dans nos petites villes, où les haines, les rancunes, les jalousies sont ardentes, il n'est pas rare que de braves gens passent des après-midi entières, derrière leurs rideaux, à épier, à surveiller les passants.

— Ah! ah! voilà le fils Un Tel? Il n'est pas au front, celui-là!

— Et celui-ci qui fait semblant de boiter, vous savez qu'il se porte comme vous et moi!

— C'est un scandale!

— Dites que c'est une honte!

Mais on va mettre bon ordre à tant de prétendus passe-droits, et les vieilles sorcières ont des ricanelements sinistres!

Que te dirai-je encore? Un des membres de notre Académie provinciale vient de poser sa candidature à l'Académie française. Pourquoi pas? Notre homme, professeur à la Faculté des Lettres de notre ville, ancien normalien, aurait bien tort de se gêner! Il connaît certainement mieux la langue française que la plupart des candidats dont j'ai lu les noms dans les journaux de Paris! En attendant, notre petite ville a son candidat. Elle en est très fière! Elle l'a déjà élu. Il vaut mieux être le premier dans son village que le second à Rome...

L'hiver s'annonce assez dur, à tous les points de vue. Chacun en prend courageusement son parti. Un ancien acteur de notre théâtre municipal est aujourd'hui employé des tramways. De la même voix dont il disait jadis : « Bon appétit, Messieurs! » il demande : « Qui donc, parmi vous, n'a pas son ticket? » L'intonation est si effrayante, le geste si définitif que les jeunes filles et les dames âgées, prises de peur, payent souvent deux fois le prix de leur billet.

Un paysagiste en est réduit à crier les journaux du soir. Une de nos anciennes élégantes vend des marions sur la place publique. Seuls, les photographes sont heureux et font des affaires d'or! Quant aux femmes dont les maris sont employés dans les usines, elles font la fortune des coiffeurs et des marchands de peignes en simili-écaille. Bien plus, elles ont maintenant des mannequins! Je n'y vois aucun inconvénient, bien entendu. Au contraire!

Voilà, mon cher Parisien, à quel point nous en sommes dans mon Landerneau. Quand j'aurai ajouté qu'Albert Lambert est venu jouer *Ruy Blas*, en tournée, j'aurai tout dit, absolument tout!

Le Provincial.

Voir page 4 :

En Grèce : les troupes royales se massent autour d'Athènes.

LES CHAMPS DE BATAILLE EN ROUMANIE



La vallée de la Teleajene, à quelque distance de Ploesci

LA SITUATION POLITIQUE

Le "resserrement" ministériel

Le « resserrement ministériel » est la question du jour.

Nous avons signalé hier le dépôt, par M. l'abbé Lemire et quatre de ses collègues, d'une proposition de loi tendant à réduire à cinq le nombre des membres du gouvernement. Nombreux sont, d'autre part, dans les milieux parlementaires, ceux qui attendent une décision gouvernementale qui, sans aller aussi loin, s'inspirerait de cet esprit, en conformité d'ailleurs avec le vote émis par la Chambre à l'issue du comité secret.

En dehors des ministères des Affaires étrangères, de l'Intérieur, des Finances, de la Guerre, de l'Agriculture et des productions de guerre dont l'importance justifie le maintien d'un titulaire pour chacun d'eux, il est évident, disent-ils, que l'on pourrait réunir sans inconvénient la Justice, le Travail et l'Instruction publique; le Commerce, les Travaux publics, les Postes et Télégraphes et le Ravitaillement; la Marine et les Colonies.

Ajoutons que, recevant hier son quelques jour-

nalistes, M. Aristide Briand, président du Conseil,

la

leur a déclaré que, sans qu'il y ait crise ministé-

rielle, le Conseil des ministres avait examiné les

conséquences du vote de la Chambre, et confirmé

qu'il s'orientait dans la direction du « resserre-

ment ».

La solution ne saurait maintenant tarder.

De même la création d'un organisme de guerre,

à l'image de celui institué au sein du gouverne-

ment britannique, a été envisagée.

LA CRISE ANGLAISE

Quel sera le programme de M. Lloyd George

La composition du ministère sera officielle aujourd'hui

La trêve dominicale a retardé de quelques heures la constitution définitive du cabinet. Mais aucune modification importante n'a été apportée à la liste que nous avons publiée.

Sir George Cave, procureur général, prendrait le portefeuille de l'Intérieur et M. Alfred Mond irait



LORD ROBERT CECIL



M. BARNES

aux Travaux publics. Enfin, lord Talbot, M. G.-H. Roberts et M. Neil Primrose deviendraient lords adjoints de l'Amirauté.

De la sorte, le nouveau cabinet pourrait se présenter devant le conseil privé de la couronne aujourd'hui même. Quant au programme élaboré par M. Lloyd George, il est d'une précision et d'une portée qui ne sauraient échapper.

En voici, d'après le *Daily Mail* et la *Weekly Dispatch*, les lignes essentielles :

- 1° L'armement des navires marchands pour combattre les sous-marins;
- 2° Des préparatifs pour une offensive au printemps;
- 3° La mobilisation de la population civile entre seize et soixante ans;
- 4° Des mesures pour rendre le blocus plus effectif;
- 5° Le règlement du ravitaillement de la population au moyen de cartes alimentaires;
- 6° L'augmentation de la production des aliments dans le pays;
- 7° La prohibition de tout travail qui ne servirait pas à la guerre;
- 8° La prohibition des articles de luxe;
- 9° L'établissement de jours sans viande.

LA SITUATION MILITAIRE

Les Roumains refoulent l'ennemi près de Ploesci

LES RUSSES PROGRESSENT EN MOLDAVIE

En Roumanie, l'armée roumaine en retraite a pris l'offensive et rejeté l'ennemi au delà de la rivière Cricov, à quinze kilomètres à l'est de Ploesci. Ce vigoureux coup de boutoir indique que les forces de nos alliés ne sont nullement épuisées.

En Moldavie, les attaques russes continuent à progresser autour de la passe de Gymes.

L'accalmie se prolonge sur tous les autres fronts, mais il est clair que ce n'est là qu'un répit qui prépare de nouveaux efforts. Ni l'ennemi n'est disposé à se laisser ravir le fruit de ses récents succès en Roumanie, ni nous ne pouvons admettre qu'il garde l'initiative des opérations sur le seul front où il ait réussi à en saisir. Les remaniements qui s'accomplissent en ce moment même en divers gouvernements de l'Entente ne signifient pas autre chose que l'intention de conduire la guerre par des résolutions plus rapides, plus soutenues et mieux concertées. Nos ennemis ne s'y laissent pas prendre, et, chaque jour, leurs journaux notent le public en garde contre l'illusion d'un affaiblissement de nos énergies. Et, de leur côté, pour nous montrer qu'ils n'ont pas peur, ils annoncent à grand fracas des offensives imminentes contre le corps expéditionnaire d'Orient, contre l'Italie, contre la France enfin, toujours considérée comme l'ennemi principal.

Il ne faut pas prendre trop au sérieux ces tentatives d'intimidation. Il ne faut pas non plus les dédaigner de parti pris, car il est ar-

EN GRÈCE

Les troupes royales se massent autour d'Athènes

LONDRES, 10 décembre. — On mande de Syra à la *Weelyk Dispatch*, à la date du 5 décembre, que selon des renseignements d'Athènes des troupes arrivent sans cesse. Elles sont actuellement au nombre de 20.000, aux environs de la capitale. M. Lambros prétend que cette mesure a été prise dans le but de maintenir l'ordre.

La presse gouvernementale reconnaît que 1.600 vénizélistes ont été arrêtés, le maire d'Athènes et 188 autres personnes jetés en prison sous l'inculpation de trahison et d'intention d'assassinat. La colonie française est partie pour la Crète.

Combien de temps la Grèce pourra-t-elle supporter le blocus?

On ne se fait pas d'illusions à Berlin sur l'importance du blocus imposé à la Grèce par l'Entente.

La *Kreuzzeitung*, berlinoise déclare même que le blocus frappe le royaume hellénique à l'endroit sensible : la question économique. Il ajoute :

« La Grèce ne pourra pas résister bien longtemps à un tel coup. »

De son côté, la *Tageszeitung* écrit que la question est de savoir combien de temps la Grèce pourra supporter le blocus économique et quelle proportion existe entre ce temps et le temps nécessaire pour le développement des événements de la guerre balkanique.

Les manifestations de la colonie grecque de Paris

De nouvelles manifestations ont eu lieu, hier matin, à l'église grecque de la rue Georges-Bizet, bien que les prières d'usage pour le roi, la reine et la famille royale aient été supprimées. Aucune interruption ne s'est produite pendant la cérémonie religieuse, à laquelle assistait le prince Georges de Grèce ; mais, dès la sortie, M. Psaroulaki, président de la colonie grecque, a pris la parole dans le vestibule et a flétri les agissements du roi Constantin.

A diverses reprises, des cris de : « Vive la France ! » ont été poussés.

Cinq représentants des manifestants sont ensuite allés à la légation de Grèce demander la suppression, dans tout l'édifice, des emblèmes de la monarchie.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Dimanche 10 Décembre (861^e jour de la guerre)

14 HEURES.

DANS LES VOSGES, un coup de main ennemi dirigé sur une de nos tranchées au sud du COL DE SAINTE-MARIE a été repoussé.

Rien à signaler sur le reste du front.

23 HEURES.

A l'extrémité sud-est de la BUTTE DU MESNIL, les Allemands ont fait jouer deux mines : un combat s'est engagé pour la possession des entonnoirs ; ils sont restés entre nos mains.

Canonnade habituelle sur le reste du front.

LA GUERRE AERIENNE

Dans la nuit du 9 au 10 décembre, un groupe de nos avions a lancé de nombreux projectiles sur les gares et établissements militaires de Matigny, Ham et Mons-en-Chaussée.

Communiqué belge

En divers points du front belge, l'activité de l'artillerie a été assez grande, particulièrement VERS DIXMUDE ET STEENSTRAETE.

Communiqué de l'armée d'Orient

9 décembre.

Violentes actions réciproques d'artillerie DE MONASTIR AU LAC DOIRAN.

De nouveaux postes turcs ont été enlevés par les troupes britanniques AU SUD DE SERES.

La croix de fer aux journalistes allemands!

LAUSANNE, 10 décembre. — Les correspondants des journaux allemands aux quartiers généraux viennent tous d'être décorés de la croix de fer.

Ces décorations sont sans doute une récompense pour la bonne réclame qu'ils ont faite à Hindenburg.

LES DEPORTATIONS CONTINUENT

L'Allemagne se rit des protestations des neutres

GENÈVE, 10 décembre. — Le gouvernement allemand a remis sa réponse à la note qui lui avait été adressée par le gouvernement suisse au sujet de la déportation des Belges en Allemagne.

Cette réponse, conçue en termes très polis, laisse néanmoins entendre clairement que la Suisse n'a pas à intervenir dans les événements de Belgique tant que ses intérêts ne seront pas en jeu.

D'autre part, on ne sait pas quel accueil a été fait, par le gouvernement impérial, à la note américaine qui a été remise au chancelier par M. Grey, chargé d'affaires des Etats-Unis.

Voici quel était le texte de cette note :

« C'est avec la plus grande douleur et le regret le plus vif que le gouvernement des Etats-Unis a appris la politique adoptée par le gouvernement allemand de déporter de Belgique une partie de la population civile dans le but de la contraindre à travailler en Allemagne. »

« Il est obligé de protester, amicalement mais solennellement, contre cette mesure qui est contraire à tous les précédents et principes humanitaires, de pratique internationale, qui ont été acceptés et suivis depuis longtemps par les nations civilisées pour le traitement des non-combattants. »

« En outre, le gouvernement des Etats-Unis, convaincu que l'effet de cette politique, si elle est poursuivie, sera en toute probabilité fatal à l'œuvre d'assistance aux Belges, projetée dans un esprit humanitaire et mise à exécution avec succès, ce qui serait déploré généralement et ce qui, à ce qu'on assure, embarrasserait sérieusement le gouvernement allemand. »

Nous pouvons, d'ores et déjà, supposer que cette protestation ne sera pas mieux accueillie que les autres. Il suffit, pour se confirmer dans cette hypothèse, de se reporter à la séance du Reichstag du 2 décembre.

On discutait la loi sur le service civil. Le député Dittmann, de la minorité socialiste, fut amené, au cours de la discussion, à parler des déportations de Belgique, qu'il blâmait d'autant plus qu'elle avaient fort mauvaise presse chez les neutres.

Empruntons deux lignes au *Berliner Tageblatt* et citons :

Dittmann. — *Suivant une nouvelle de la Gazette de Francfort, les déportations belges préoccupent le gouvernement des Etats-Unis (vive hilarité).*

Cette vive hilarité (*grosse Heiterkeit*), soulignée par le compte rendu parlementaire, montre assez le cas que le Reichstag allemand fait des protestations américaines.

Une protestation brésilienne

RIO DE JANEIRO, 10 décembre. — A la Chambre des députés, M. Goncalves Maia a protesté énergiquement contre les déportations de Belgique et a proposé à la Chambre de questionner le ministère des Affaires étrangères, au sujet de l'attitude du Brésil devant cette violation du droit des gens.

Comment ils procèdent

LA HAYE, 9 décembre. — Selon le *Volk*, le nombre des déportés atteint à Gand le nombre de 20.000.

Le même journal rapporte que, depuis dimanche, les Allemands promènent dans les rues de Blankenberghe douze ouvriers des chemins de fer qui furent laissés sans nourriture pour les punir d'avoir refusé de se soumettre au travail forcé.



LE MARÉCHAL OYAMA

ancien commandant en chef de l'armée japonaise pendant la guerre russo-japonaise, vient de mourir.

rivé plus d'une fois aux Allemands de publier à l'avance un de leurs grands desseins.

La perte de la bataille de Bucarest et la chute de la ville ont raccourci considérablement le nouveau front ouvert par l'entrée en guerre de la Roumanie, et, de ce fait, des forces ennemies sont rendues disponibles. Mais ce front n'a pas cependant disparu : il compte encore environ cinq cent cinquante kilomètres, depuis la frontière de Bukovine jusqu'aux bouches du Danube. Rien ne prouve que l'ennemi ait la liberté de garder une attitude défensive sur toute cette étendue. Les vifs combats engagés par les Russes dans les Carpathes boisées et à la frontière de Moldavie semblent indiquer, au contraire, leur intention de pousser vigoureusement les attaques, et peuvent fort bien n'être que le prélude d'opérations plus importantes. Les armées austro-allemandes, qui s'arrêteront probablement devant la ligne du Sereth, devront donc garder de ce côté des effectifs importants pour résister aux offensives russes, dont elles ont appris, en Volhynie et en Galicie, à connaître l'impétuosité.

Enfin, il ne faut pas croire que ces armées aient vaincu sans coup férir. La résistance des Roumains a été très énergique et a coûté des pertes importantes à l'ennemi. Les marches forcées qu'il vient d'accomplir ont, d'autre part, laissé sur les routes de nombreux trainards et des malades ; les jeunes recrues de la classe 1917, qui sont en assez grand nombre dans les régiments allemands, ont dû beaucoup souffrir de ces fatigues. Il en a déjà été ainsi, nous le savons, dans la campagne de Serbie, et l'affaiblissement de l'armée poursuivante qui en est résulté est l'une des causes qui ont permis à l'armée serbe de s'échapper.

Pour tous ces motifs, il ne faut pas croire que Mackensen soit maître de se jeter avec toutes ses forces, par une brusque volte-face, sur la Macédoine, encore moins sur l'Italie ou la France. Le danger, s'il existe, n'est pas prochain, et nous avons tout le temps d'y parer, comme de prévenir par des coups assez rapidement portés les concours, assez peu redoutables, d'ailleurs, sur lesquels l'ennemi pourrait compter en d'autres parties du théâtre oriental de la guerre.

Jean Villars.

Comment Mackensen est entré dans Bucarest silencieux

Contrairement aux nouvelles de source allemande tendant à faire croire que les armées allemandes auraient été accueillies à Bucarest par des acclamations populaires et au milieu des fleurs, un télégramme de Sofia représente, au contraire, l'attitude de la population de la capitale roumaine, à cette heure douloureuse, comme silencieuse et hautaine.

AMSTERDAM, 9 décembre. — Le mercredi 6 décembre, à 5 heures du matin, des forces importantes de cavalerie allemande arrivèrent à proximité de la ligne extérieure des forts de la capitale et occupèrent plusieurs points au nord-est. Un parlementaire fut envoyé immédiatement au commandant de la place, réclamant la reddition sans condition. Très ému, celui-ci pria le parlementaire de demander au général Mackensen un certain laps de temps pour remettre sa réponse. Mackensen accorda deux heures et exigea la réponse définitive pour 10 heures du matin, menaçant de prendre la ville d'assaut si la réponse ne lui parvenait pas dans ce délai. Porteur de ces instructions, le parlementaire revint au quartier général roumain où, pleurant à chaudes larmes, le commandant de la place signa l'acte de capitulation. Grâce à ses protestations énergiques, il obtint toutefois que la population civile serait garantie contre les exactions de la soldatesque allemande et surtout contre les brutalités bulgares.

L'armée roumaine put se retirer vers le nord sans désordre, et, à 3 heures de l'après-midi, Mackensen fit, à cheval, son entrée dans la ville silencieuse, dont les magasins étaient pour la plupart fermés. Personne ne vint saluer le général allemand, qui se dirigea immédiatement vers le palais royal, où il établit son quartier général. Le drapeau allemand et le fanion personnel du général Mackensen furent hissés au-dessus du palais.

L'impression en Roumanie

UNGHENI, 9 décembre. — La chute de Bucarest et de Ploesci a provoqué une profonde émotion en Roumanie, bien que l'événement fût attendu. Suivant les habitants qui ont quitté Bucarest immédiatement avant l'entrée des troupes ennemies, la capitale présente un aspect désert ; de nombreux magasins sont fermés, la circulation est nulle. Les habitants ont assisté dans le plus grand calme à l'occupation de leur ville.

On estime que la conquête de Bucarest n'aura pas de répercussion grave sur la situation de l'armée roumaine, qui sera en mesure de reprendre ultérieurement l'offensive en coopération avec les troupes russes. (Radio.)

DERNIÈRE HEURE

Une offensive roumaine au nord de Bucarest aboutit à un succès

PÉTROGRAD, 10 décembre. — Communiqué du grand état-major.

FRONT OCCIDENTAL. — Dans la région au nord de Drinsk, nous avons livré un combat aérien au cours duquel notre aéroplane a atterri dans la région du lac de Koloub à 25 verstes au nord de Drinsk. L'appareil a été mis en morceaux ; les aviateurs n'ont pas souffert.

Un autre combat a été livré DANS LA REGION BILLOUKST où un fokker allemand a été abattu par nous. Notre avion ayant mené à bonne fin sa reconnaissance est rentré indemne, bien qu'ayant été touché plusieurs fois par des balles au cours du combat.

Sur le reste du front, échange de coups de feu et recherches de nos explorateurs.

DANS LA REGION DE VALEPUTNA et au nord de Dorna-Vatra, les combats ont continué et nos éléments, en progressant, ont eu à surmonter une résistance acharnée de l'adversaire.

DANS LES VALLEES DU TROTUZ, de Sulta et de Cosbonniasz, notre avance se poursuit.

FRONT DU CAUCASE. — Dans la direction de Khamadan, l'ennemi, après un bombardement de notre secteur de Kurdijan, est descendu des hauteurs en formations massives et a occupé des monticules entre Moiran et Kurdijan.

FRONT ROUMAIN. — Le long de la chaussée Buzeu-Ploesti, les Roumains ont pris l'offensive et ont rejeté l'ennemi au-delà de la rivière de Grikovul.

Les Bulgares se seraient emparés d'Oltenitza

Nous avons annoncé hier, d'après l'état-major bulgare, que les troupes du roi Ferdinand avaient franchi le Danube à Tourloukaï.

Un télégramme de Genève annonce, à la date du 10 décembre, que les Bulgares ont franchi le fleuve sur d'autres points encore.

Les Roumains se retireraient maintenant entre Kratakan et Cernovada, où les troupes bulgares, qui ont franchi le Danube à Kratakan, auraient pris la ville d'Oltenitza et qu'enfin deux unités bulgares auraient franchi le Danube à Silistria.

Les nouvelles de source allemande

GENÈVE, 10 décembre. — Les dépêches de Berlin signalent cet après-midi que, sur le front oriental, les Russes ont attaqué de nouveau entre Kirlibaba et Dornavatra.

« Au sud de la vallée du Trotuz, ils ont pu s'emparer d'une hauteur. »

En Roumanie, les armées de Mackensen continueraient à avancer dans la Valachie orientale.

Entre Cernavoda et Silistrie, des forces bulgares auraient franchi le Danube.

En Dobroudja, faible activité de combat.

Les pertes roumaines

GENÈVE, 9 décembre. — Les dépêches officielles de Berlin signalent cet après-midi qu'en Roumanie les Allemands annoncent que les divisions roumaines venant des défilés du nord-est de Sinaïa auraient cherché à percer vers le sud-est et laissé plusieurs milliers de prisonniers et plusieurs canons.

Les Roumains seraient en retraite devant l'aile droite de l'armée Mackensen et devant l'armée du Danube.

Les Allemands donnent ensuite une récapitulation du butin capturé depuis le 1^{er} décembre. « autant, disent-ils, qu'a pu l'établir l'évacuation rapide des champs de bataille autour de Bucarest ». Leurs évaluations sont donc sujettes à caution. Selon eux, les Roumains auraient perdu plus de 70.000 hommes, 184 canons et 120 mitrailleuses.

Le gouverneur de Bucarest

AMSTERDAM, 9 décembre. — Par décret impérial le général von Heinrich, qui était inspecteur d'armée à Cologne, vient d'être nommé gouverneur général de Bucarest.

Mackensen s'installe au palais royal

AMSTERDAM, 9 décembre. — On mande de Sofia à la Gazette Populaire de Cologne que le maréchal de Mackensen et son état-major se sont installés au palais royal de Bucarest.

La population, dont il ne reste que les deux tiers, est calme.

LA CRISE ANGLAISE

Le comité de guerre définitivement constitué

LONDRES, 10 décembre. — On annonce officiellement que le ministère britannique est constitué de la façon suivante :

Premier ministre : M. Lloyd George.

Chancelier de l'Echiquier : M. Bonar Law.

Lord-président du conseil : Lord Curzon.

Ministre sans portefeuille : Lord Milner.

Ministre sans portefeuille : M. Henderson.

Ces cinq ministres constitueront le cabinet réduit ou comité directeur de la guerre. (Havas.)

LE COMMUNIQUÉ BRITANNIQUE de 21 heures 30

En réponse au tir de l'artillerie ennemie contre la région en arrière de notre front au nord de l'Ancré, nous avons violemment bombardé différents points de la zone arrière allemande.

Bombardement ennemi intermittent au sud de l'Ancré.

Différents détachements ont été dispersés par nous à l'est de Serre et aux abords du bois de Gommécourt.

Grande activité réciproque de l'artillerie et des mortiers de tranchées dans tout le saillant d'Ypres et les secteurs de Loos et d'Hulluch.

LA GUERRE SOUS-MARINE

Protestations espagnoles au sujet du torpillage du "Gerona"

MADRID, 10 décembre. — Le Lloyd ayant annoncé le torpillage du vapeur espagnol *Gerona*, la *Correspondencia*, prenant acte de cette nouvelle violation du droit international, réitère aujourd'hui, avec une insistance encore plus vive, les sollicitations qu'elle a adressées hier au gouvernement pour que prenne un tel état de choses intolérable. « De tels faits, ajoute le journal libéral, ne sauraient se prolonger un jour de plus. »

La journée des pirates

Le Lloyd annonce que les vapeurs norvégiens *Saga* et *Rakura* ont probablement été coulés. La statistique des navires norvégiens torpillés depuis un an serait intéressante à connaître. L'Allemagne traite la Norvège en ennemie déclarée.

D'autre part, la légation hollandaise à Berlin a informé le gouvernement que le vapeur *Koningen-Regentes* a été relâché.

Ont été également coulés :

Le vapeur anglais *Havestan* (35 hommes de l'équipage sauvés) ; le trois-mâts français *Marguerite-Dollfus* (équipage sauvé) ; le voilier français *Marjolaine* (équipage sauvé) ; le vapeur danois *Rolle* (équipage sauvé) ; enfin, le vapeur espagnol *Bravo*.

Le « Britannia » coulé

LISBONNE, 9 décembre. — Un communiqué officiel annonce qu'un sous-marin allemand a coulé le vapeur anglais *Britannia*. Le commandant a été fait prisonnier, le chauffeur a été tué par suite de l'explosion des chaudières. Vingt-trois survivants de l'équipage sont arrivés à Lisbonne, quinze marins ont disparu.

Le retour du « Deutschland »

AMSTERDAM, 10 décembre. — Un télégramme de Brême annonce que le sous-marin de commerce *Deutschland* est arrivé à l'embouchure de la Weser après un voyage rapide.

Une interpellation sur la perte du "Suffren"

NANTES, 10 décembre. — Parmi les marins du *Suffren* se trouvaient un certain nombre d'inscrits maritimes originaires du département de la Vendée ; aussi la perte de cette unité a-t-elle causé, dans notre région, une émotion que l'absence de tout renseignement est bien faite pour entretenir.

Se faisant l'interprète de cette émotion, M. Picaud, député des Sables-d'Olonne, vient d'aviser le ministre de la Marine de son intention de lui poser une question à la tribune, au sujet de la façon, trop sombre, dont la catastrophe a été annoncée au public par la voie de la presse, alors que rien ne faisait prévoir un semblable événement. (Radio.)

L'impératrice Zita entend gouverner à côté de Charles I^{er}

BERNE, 10 décembre. — Suivant des nouvelles parvenues de Vienne, on discute très vivement, dans la capitale autrichienne, pour déterminer la signification exacte d'un certain nombre d'actes publics accomplis par l'impératrice Zita.

Lorsque l'empereur Charles reçut en audience, il y a une semaine, le président et les vice-présidents du Reichsrat, l'impératrice Zita était présente et aida son mari à les recevoir. Il y a là une innovation considérable dans l'étiquette de la cour d'Autriche et une dérogation absolue aux traditions de la dynastie des Habsbourg. Bien plus, l'impératrice Zita engagea la conversation avec le président et les vice-présidents sur des questions politiques et économiques, notamment sur la session prochaine du Reichsrat, sur les conditions de la dernière récolte et autres sujets semblables. Ainsi il apparaît que la nouvelle impératrice gouvernera aux côtés de son époux, et un facteur entièrement nouveau se manifeste dans les affaires austro-hongroises.

A Vienne, aussi bien qu'à Budapest, les politiciens se demandent dans quelle direction l'impératrice Zita exercera son influence. (Radio.)

LES BULGARES EN SERBIE

Répétant des méthodes de barbarie inaugurées lors de la guerre balkanique de 1912, les Bulgares ont commis leurs atrocités coutumières en Serbie. Le bureau de la Presse communique à cet égard la note suivante :

CONFROU, 9 décembre. — Les derniers rapports venus des provinces libérées montrent avec une unanimité terrible combien le régime bulgare a été un régime de terreur et d'oppression sans égal.

La famine sévissait en grand, car les Bulgares avaient dépeuplé la population de tout.

En outre, il y a eu des arrestations sans nombre, des déportations, des emprisonnements pour la sympathie montrée à la Serbie.

Les Bulgares tuaient sans jugement. C'est ainsi que les notables Vanguéli Yovanovitch, Gousa Ypévitch ont été exécutés sans jugement, et que Vanko Grigorovitch a été pendu. Le comité et les autorités publiques rivalisaient d'ardeur dans les rapines et meurtres, et, toujours, sous le seul prétexte qu'il s'agissait d'un Serbe ou d'un serbophile. C'est ainsi que même le général Boyadjieff, commandant en chef des troupes de la région, disait publiquement à Monastir que, dans cette ville, il ne se trouvait qu'une seule et unique maison bulgare ; toutes les autres étaient serbes, et, pour cela, il permettait aux autorités et au comité de sévir.

La population musulmane, quoique les Bulgares soient les alliés des Turcs, a été maltraitée et terrorisée. Omar bey, une des notabilités de la ville, président du conseil municipal sous le régime turc, s'est enfui à Constantinople. Les rapines étaient chose si commune et naturelle que même les autorités publiques se sont mises de la partie. Elles ont pris tout le mobilier des maisons de nos fonctionnaires à Monastir. Le mobilier a été envoyé à Sofia et publiquement distribué aux fonctionnaires bulgares.

Ceci est le bilan du régime bulgare en Macédoine : meurtres, rapines, terreur ; partout, ce sont toujours les mêmes procédés, et les mêmes Bulgares qui, jadis, sous le régime turc, voulaient, par la terreur, exterminer les sympathies serbes de la population macédonienne.

Le communiqué italien

ROME, 10 décembre. — Commandement suprême. — L'activité de l'artillerie, entravée dans les zones de montagnes par des chutes de neige abondantes, s'est maintenue hier plus intense dans la zone à l'est de Gorizia et sur le Carso.

Le nouvel ambassadeur du Japon à Pétrograd

PÉTROGRAD, 9 décembre. — Le ministère des Affaires étrangères de Russie vient d'être informé officiellement que le gouvernement japonais a accredité auprès du tsar, en remplacement du comte Motono, le vicomte Yasonia Ouchito, qui est incessamment attendu à Pétrograd.

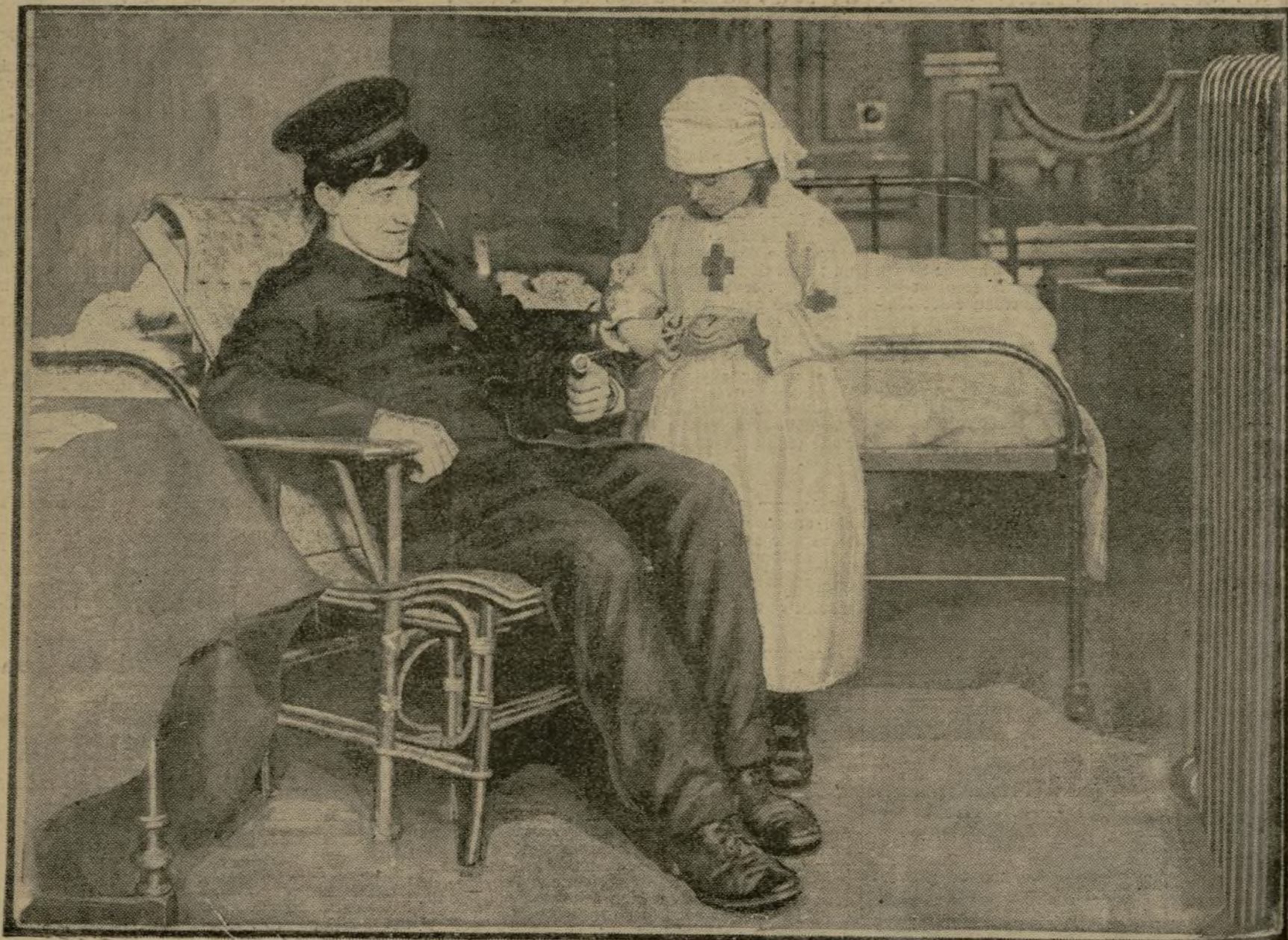
Le nouvel ambassadeur a successivement représenté le gouvernement de Tokio à Vienne et à Washington. Il a été, en outre, ministre des Affaires étrangères dans le cabinet Sayoudsi.

FRANÇOIS-JOSEPH SUR SON LIT DE MORT



Ci-gît celui qui, au moment de mourir, versa, dit-on, d'abondantes larmes, conscient peut-être, au moment de paraître devant le tribunal d'un Dieu plus juste que le « vieux Dieu allemand », de l'étendue des crimes dont il était responsable et de la réprobation qui, dans le cours de l'Histoire, pèserait sur sa mémoire éternellement.

UNE PETITE INFIRMIÈRE DE CINQ ANS



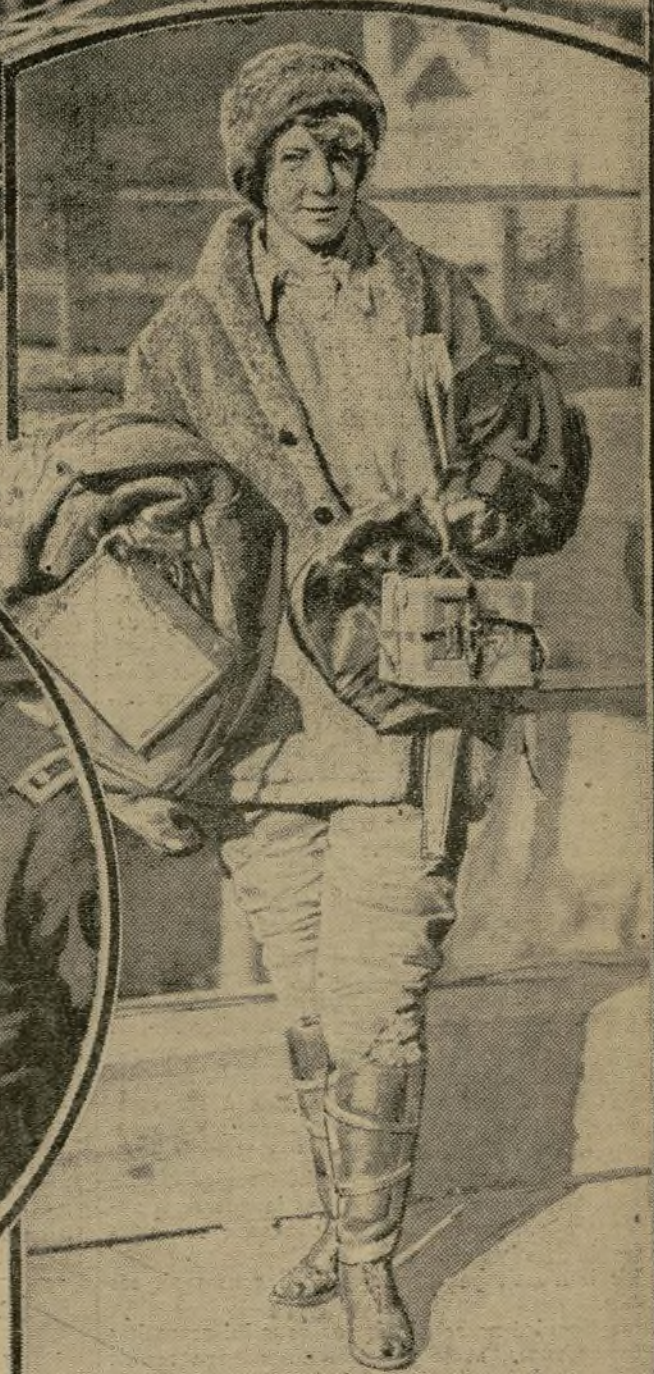
En Ecosse, une mignonne fillette de cinq ans, Mlle Jey Macdonald, assume avec autant d'intelligence que de dévouement la tâche de l'infirmière. Tous les malades et convalescents de l'hôpital pour marins établi dans le pavillon de chasse du duc d'Hamilton, à Dungavel, admirent cet enfant et réclament l'honneur d'être pansés par ses expertes petites mains.

Miss Ruth Law fait la traversée aérienne Chicago-New-York

MISS RUTH LAW SUR SON APPAREIL



L'AVIATRICE FÉLICITÉE PAR LE MAJOR-GENERAL L. WOOD



MISS RUTH LAW APRÈS SON RAID

Miss Ruth Law est une jeune aviatrice célèbre aux Etats-Unis qui s'est illustrée par un superbe vol Chicago-New-York et par d'autres traversées aériennes d'une rare audace. Elle effectua son parcours entre Chicago et New-York en neuf heures et une minute. Vêtue en Esquimau, elle souffrit pourtant beaucoup du froid, mais retrouva son sourire lorsque, en arrivant, elle fut félicitée par le major général Leonard Wood.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Nouveau riche

Tout est hasard ! L'homme, en vérité, ne doit s'étonner d'aucune chose ; et, tout étant hasard, tout peut arriver, notamment que Victor Poupied soit devenu riche pendant la guerre.

Pourquoi donc pas ?

Evidemment, c'était un grand changement dans la vie du bonhomme, qui n'avait connu que le travail et la pauvreté. Il tenait échoppe boulevard des Batignolles, incrustant son commerce dans la boutique d'un charbonnier ; là, tout le jour, il remettait des pièces aux souliers des artisans du quartier, ou à ceux de leurs gosses, grands useurs de semelles, comme on sait.

Une soupente lui servait de chambre à coucher ; il la partageait avec Mme Poupied, laquelle reportait l'ouvrage à domicile, surveillait les rentrées, faisait le ménage et confectionnait la soupe. En somme, on vivait sans grands soucis. Et puis, très vite (on aurait même pu dire tout d'un coup), Poupied était devenu riche.

Si vite que le brave homme eût été en peine de dire comment.

Dans ces formidables tournants de l'histoire des peuples, on assiste à d'étonnants déplacements de fortune.

Poupied ayant lui-même quelque peine à dire de quelle façon l'argent venait d'affluer chez lui, ce n'est pas nous qui pourrions renseigner le lecteur. Mais la chose n'a pas grande importance. On a vu, ces temps-ci, tant de courtages heureux, tant de providentielles associations dans des fournitures militaires, tant de « filons » inattendus aboutissant à des encaissements magnifiques !... Peu importe ! Peu importe ! Quand on est devenu riche, la façon dont on est devenu riche c'est déjà le passé, et le présent seul occupait Poupied et lui donnait fort à faire.

Au début, tout avait été parfaitement bien. Poupied avait vivement quitté son échoppe et était allé habiter un vaste premier étage rue de Rome. Il lisait son journal le matin, se promenait l'après-midi et se rendait au cinéma le soir. Mme Poupied s'était fait habiller — Dieu sait comment ! — aux grands magasins des « Femmes Charmantes », et elle avait acheté de somptueuses fourrures.

En voyant ainsi affublée la compagne de ses jours de peine, Poupied, qui avait du bon sens, la trouvait bien un tantinet ridicule ; mais la fortune crée des devoirs.

On avait une table copieuse et choisie ; si Poupied ne prisait pas excessivement les fauteuils profonds et les tapis moelleux, en revanche il s'extasiait aux dorures de son plafond et à la commodité des radiateurs.

Ce bonheur n'avait pas duré. Très vite, les préoccupations étaient venues. Elles apparaissaient lourdes au brave homme.

D'abord, il avait été la proie des hommes d'affaires, qui venaient lui proposer des placements mirifiques.

Si Poupied n'eût écouté que sa femme, il eût gardé ses billets de banque chez lui. Mme Poupied aimait les tenir dans ses doigts, les compter et les compter encore et les disposer par cahiers impressionnants.

Tout de même, un homme prudent ne laisse pas ses capitaux improductifs, et Poupied s'était décidé à « s'intéresser » à quelques affaires. Il se trouvait que ces affaires n'allaient pas toutes seules. Bien entendu, elles concernaient la guerre ; dans l'une, il s'agissait d'acheter des cuirs et de les revendre au gouvernement ; dans l'autre, c'étaient des bâches destinées à recouvrir les tracteurs automobiles... Mais il y avait partout une terrible concurrence ; on récoltait moins d'argent qu'on n'en dépensait. Lorsque Poupied manifestait ses appréhensions à ses commanditaires, ils lui répondaient brutalement : « Qu'est-ce que vous voulez ?... C'est la guerre. S'il n'y avait pas la guerre, vous verriez !... » Et Poupied n'osait pas répondre que s'il n'y avait pas la guerre il aurait encore moins d'occasions de vendre ses cuirs ou ses bâches vertes.

Mais il n'osait pas répondre et il conservait ses craintes.

Mme Poupied ne se gênait pas pour lui reprocher ses imprudences, et le sommeil du ménage restait troublé. Poupied, qui s'était fait immédiatement installer une bibliothèque, avait mis, par hasard, la main sur un ouvrage d'économie politique, et, par hasard également, il y avait lu ces lignes :

« Faire fortune n'est rien. Conserver sa fortune est tout ! »

Il commençait à connaître la cruelle vérité du précepte.

Un soir, Mme Poupied rentra, la figure bouleversée.

Elle expliqua : en traversant la place Clichy, elle avait été rencontrée par trois commères, d'anciennes clientes, et ces commères, l'ayant reconnue sous ses atours, s'étaient grossièrement moquées d'elle.

— C'est ta faute ! s'écria Poupied. D'abord, tu es habillée en carnaval. Ensuite, je voulais nous dépayser, aller habiter sur la rive gauche. Tu as tenu à rester dans ton ancien quartier pour éblouir ceux qui nous ont connus pauvres... C'est bien fait pour toi !

— Le monde est bien méchant ! gémit Mme Poupied... C'est comme pour la bonne...

— Qu'est-ce qu'elle a fait encore, la bonne ?

— Elle veut s'en aller, parce qu'elle ne me supporte pas à la cuisine.

— Que vas-tu faire à la cuisine ?

— J'ai l'habitude ! Et puis, je dois empêcher le coulage !

— Bah ! disait Poupied... quelques francs !...

Mais, sur cette question, Mme Poupied se montrait intraitable.

— Si tu imitais ma façon de tenir ma maison dans la façon de diriger tes affaires, nous ne risquerions pas d'être bientôt ruinés...

Et, cette fois, les choses s'étaient gâtées. Poupied se mettait d'autant plus en colère qu'il sentait confusément les reproches de sa femme mieux fondés. Il lui répondit en l'attaquant dans sa vanité et sa coquetterie ; Mme Poupied riposta par un mot cinglant et la grosse main du mari vint enfin s'abattre sur la joue poupine de l'épouse, qui se mit à pousser des hurlements...

De tels hurlements que Poupied se réveilla.

Il se frotta les yeux, se vit étendu dans sa soupente, aux côtés de la brave Mme Poupied, qui ronflait. Il reprit lentement ses esprits, songea qu'il devait, ce matin même, livrer trois ressemelages et cinq souliers d'enfant savamment rapiécés, et se dressant pour aller se mettre à la besogne, il prononça :

— Tout compte fait, j'aime encore mieux ça !
Montboyer.

La crise des transports et des charbons

Les premières mesures

Deux mesures viennent d'être prises, dont on peut escompter de prochains résultats. A la suite des essais satisfaisants des bateaux parisiens, soit comme porteurs, soit comme remorqueurs, le ministre des Travaux publics, après s'être concerté avec les préfets de la Seine et de police, le président du Conseil municipal et le directeur général des transports, a décidé la réduction du service des voyageurs pour libérer un certain nombre de bateaux et les affecter aux transports du Havre et de Rouen. Cette réduction ne portera toutefois que sur une zone suffisamment desservie par d'autres moyens de transports.

A dater du vendredi 15 décembre, le service des bateaux parisiens sera limité à un itinéraire qui, partant de Maisons-Alfort, s'arrêtera au ponton des Tuileries. Toutefois, les deux bateaux qui, à 5 heures du matin, assurent entre le ponton de Passy et le ponton spécial de Billancourt, le service de transport des ouvriers des usines Renault en même temps que le bateau qui, à 5 heures 30 du matin, transporte des ouvriers de cette usine, entre Suresnes et le ponton spécial de Billancourt, continueront à être maintenus en service.

Pour les charbons, le ministre des Travaux publics et M. Clavelle, directeur général des transports, ont décidé, après avoir entendu les avis des représentants les plus autorisés de l'industrie et des importateurs, de créer dans chaque grand port un comptoir charbonnier régional formé par les importateurs les plus expérimentés.

Ce comptoir disposera, sous l'autorité de l'administration, de tous les pouvoirs nécessaires pour assurer la régularité de l'importation des charbons, éviter les surestaries, tirer le meilleur parti possible des installations et assurer l'équitable répartition des houilles importées en tenant compte des nécessités de la défense nationale.

La Ligue contre les embusqués

Une assemblée générale de la Ligue contre les embusqués a eu lieu, hier après-midi, dans la salle de la Société d'horticulture, rue de Grenelle.

Le secrétaire général, M. Bailly, a rappelé l'origine de la Ligue et les résultats qu'elle a obtenus : des milliers d'enquêtes ont été provoquées par la Ligue, et plus de 50 0/0 ont donné des résultats, sans compter les effets préventifs.

Le général Garnier des Garets, président de la Ligue, MM. Henry Chéron, sénateur, Henri Galli, député, et Georges Leconte, ancien président de la Société des Gens de Lettres, ont tour à tour prononcé des allocutions applaudies.

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : aujourd'hui lundi, Saint DAMASUS, demain, Sainte CONSTANCE.

— A 2 heures : Vente au profit de l'Orphelinat des Arts, 3, rue de Valois ; Concert de l'Union nationale des jeunes filles de France, 184, boulevard Saint-Germain ; Vente de charité au profit des Orphelins de la guerre, 274, boulevard Saint-Germain ; Vente de charité au bénéfice des Œuvres de Saint-Germain-Auxerrois, 2, place du Louvre ; Vente de charité au profit des Enfants des Réfugiés, 94, rue d'Angoulême ; Vente d'objets anciens aux enchères, au bénéfice des Soldats tuberculeux de la Guerre, 8, rue de Séze.

NOUVELLES DES COURS

— LL. MM. le roi et la reine d'Espagne sont arrivées à la Granja, venant de Madrid.

BIENFAISANCE

— Mardi 19 décembre, à 5 heures de l'après-midi, aura lieu, en l'église Saint-Sulpice, une noble et touchante cérémonie destinée à perpétuer le souvenir des soldats belges morts pour la défense de la patrie.

Cette cérémonie, à laquelle l'archevêque de Paris a donné son adhésion, est intitulée « La Veillée des Tombes ». Le maître Ch.-M. Widor, de l'Institut, a accepté de se charger de la partie musicale et de tenir le grand orgue de Saint-Sulpice. Nous reviendrons sur les détails de cette commémoration qui sera une manifestation grandiose. Elle aura lieu au bénéfice des œuvres de guerre de l'Union et une partie des recettes sera affectée aux œuvres de miséricorde du cardinal Mercier.

MARIAGES

— Dans l'intimité a été célébré, en l'église de la Bazoge (Manche), le mariage de Mlle Charlotte de Toulmon, fille de M. et de Mme de Toulmon, née d'Aubigny d'Assy, avec le baron Bernard d'Anglejan, fils du commandant et de la baronne d'Anglejan, née de La Serre.

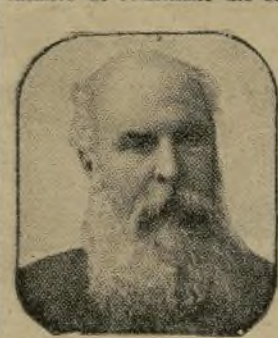
— En l'église du Sacré-Cœur de Menton, a été béni le mariage de M. Louis Maubert, le statuaire connu, chevalier de la Légion d'honneur, chef du service de radiographie à l'hôpital de Menton, avec Mlle Léonie Sotens, de Lille.

DEUILS

Morts pour la France :

COMPAGNE, lieutenant-colonel au ...^e d'artillerie lourde. — DAUTEL, capitaine au ...^e d'infanterie, collaborateur de la Revue Hebdomadaire. — Le R. P. GUTHRIE, de l'Ordre des Bénédictins, chapelain militaire dans un régiment irlandais.

Nous apprenons la mort : De M. Paul Leroy-Beaulieu,



membre de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur au Collège de France, décédé en son hôtel de l'avenue du Bois-de-Boulogne, âgé de soixante-treize ans.

Le défunt, frère de l'écrivain Anatole Leroy-Beaulieu, avait épousé la fille de Michel Chevalier, autre économiste réputé ; il était le père de Pierre Leroy-Beaulieu, l'ancien député de l'Hérault, mort au champ d'honneur, et le beau-père de M. Maxime Renaudin, administrateur de la Compagnie des chemins de fer de l'Est.

De Mme de Tavel, née du Bourget, fille du baron Francisque du Bourget et de la baronne, née Festetics de Toins, décédée à Lausanne ;

De la comtesse Jules d'An-digné, décédée au château de la Rougeolère (Sarthe) ;

De Mme Gobinard, infirmière-major à l'hôpital auxiliaire 102, décédée à la suite d'une maladie contractée dans le service ;

De Mme Auguste Poyet, née Paillet, décédée en son domicile, 112, boulevard Malesherbes ;

De M. Claris, père de notre confrère du Journal, M. Edmond Claris ;

De M. Louis May, chevalier de la Légion d'honneur, sous-directeur honoraire de l'enseignement à la préfecture de la Seine ;

De la princesse Alexandra Baraf Vernarecci, décédée à Milan.

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphones Central 52-11 — 9 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

L'œuvre des « Pupilles de la guerre »

L'assemblée générale des « Pupilles de la guerre » s'est tenue hier après-midi au siège social, 3, rue Récamier, sous la présidence de Mme Jules Siegfried.

Le but de cette œuvre a été de nouveau précisé par Mme Julie Henry-May : « Donner une tutrice ou un tuteur bénévole aux orphelins de père mort au champ d'honneur. » M. Léon Robelin, secrétaire général de la Ligue de l'enseignement, a analysé le projet de loi sur les pupilles de la nation, voté par le Sénat, et signalé que les œuvres d'initiative privée constitueront un rouage supplémentaire plus simple et plus humain qu'une loi écrite.

L'œuvre des « Pupilles de la guerre » est celle qui se rapproche le plus, par sa haute conception d'entraide, de celle des Pupilles de la Nation.

LES PILULES PINK
TUENT L'ANÉMIE

OBESITÉ
LIN-TARIN
CONSTIPATION

SITUATIONS

Brochure envoyée franco.
PIGIER, Boulevard Poissonnière, 19

Ayuntamiento de Madrid

LA VIE SPORTIVE

ATHLETISME

La réunion du Parc des Princes. — L'Union Sportive et Amicale de Clichy avait organisé hier, sur le terrain du Parc des Princes, une journée d'athlétisme. Le mauvais temps a considérablement nui au succès de cette réunion, et la recette — dont une partie était affectée à la Croix-Rouge — s'en est considérablement ressentie. Au programme figuraient : 1° un match de football



L'équipe de l'Entente britannique

association entre une sélection de joueurs parisiens et un « onze » britannique ; 2° un match sur 4.000 mètres entre Keyser et Schnellmann, les deux meilleurs amateurs actuels ; 3° une course de 2.500 mètres à disputer par les coureurs du C.A.S.G. de l'A.S.F. et du Stade ; 4° une course interdépartementale groupant les coureurs de l'U.S.F.S.A., de la F.G.S.P.F. et de la F.C.A.F.

De tout ce beau programme, il n'est resté que le match de football ; celui-ci, qui a été du reste fort bien disputé, s'est terminé par la victoire des Anglais, dont les deux avants, Zabelia et Allan, ont marqué chacun



L'équipe de sélection parisienne

un but, tandis que les Français n'en mettaient qu'un à leur actif.

La pluie empêchant, paraît-il, Keyser et Schnellmann de courir, ce match, ainsi que le reste du programme, ont été remplacés par deux petites épreuves dont la première, qui avait groupé treize partants, a été gagnée par Devaux devant Noury et Katchikian, tandis que Routhier, de l'U.S.F.S.A., enlevait la seconde devant Dupont, de la F.G.S.P.F., et Protais, également de la F.G.S.P.F.

Une musique militaire prêtait son concours.

FOOTBALL ASSOCIATION

La Coupe Nationale (U.S.F.S.A.). — Première série. — Equipes premières : C.A.S. Générale bat C.A. XIV^e par 6 buts à 1 ; Stade Français bat Gallia Club par 12 buts à 0 ; A.S. Française bat Racing Club de France par 4 buts à 2 ; Standard A.C. bat Paris Université Club par 9 buts à 1 ; U.S. Clichy contre Racing Sports (match remis).

Deuxième série. — Equipes premières : S.A. de Pantin bat U.S. Noisienne par forfait.

Le Challenge de la Renommée (L.F.A.). — Equipes secondes. — C.A. Boulonnais bat C.A. du XVII^e par 6 buts à 2 ; E.S. Saint-Maur bat G.A. de Paris par forfait ; Paris Star bat U.A. Montmartre par 2 buts à 1.

FAITS DIVERS

PARIS

Le feu. — Vers 4 heures, hier matin, un violent incendie s'est déclaré dans un dépôt de fourrages et de paves de bois situé 11, rue du Banquier.

Les pompiers de la rue Jeanne-d'Arc s'en sont rendus maîtres après une heure et demie de travail, mais ils ont dû, pendant toute la journée, effectuer des travaux de déblaiement.

Le feu, occasionné par une explosion de gaz, a éclaté, dans la matinée d'hier, au domicile des époux Thévenin, 10, rue Théophile-Leduc.

Mme Mathilde Thévenin, âgée de vingt-trois ans, a été blessée et a dû être admise à l'hôpital Saint-Louis.

DÉPARTEMENTS

Est-ce un crime ? — Le MAXS (Dép. partic.). — Un écolier a découvert, dans un fossé à 5 kilomètres du Mans, le cadavre d'un soldat belge, le crâne défoncé. La mort remonte à plusieurs mois. Une enquête a été ouverte par les autorités belge et française.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à nos bureaux.

Les Challenges de la F.G.S.P.F. — Equipes premières. — E.S. Bienfaisance bat C.S. Epinettes par 3 buts à 1 ; Lorette Sports bat A.S.P. Neuilly par forfait ; J.A. Montrouge bat A.J. Kremlin par forfait ; Espérance de Versailles bat U.A.P. Argenteuil par 4 buts à 1.

FOOTBALL RUGBY

La Coupe de Rugby. — Equipes premières. — Sporting bat Racing Club de France par 19 points à 3 ; C.A.S. Générale bat Paris Université Club par 6 points à 3.

Equipes secondes. — Sporting bat Racing Club de France par forfait.

CYCLISME

Le Grand Prix de l'U.V.P. — La troisième épreuve comptant pour le Grand Prix de l'U.V. Parisienne s'est disputée hier matin, sur 30 kilomètres, au vélodrome d'Hiver. Résultats :

1. Charles Renaud, en 53 minutes ; 2. Georges Buard, à une roue ; 3. Maurice Renaud, à 1 longueur 1/2 ; 4. Marcel Dubois, à 3 longueurs ; 5. Auguste Perronnet, à 3 longueurs ; 6. Georges Hémin, en 54 minutes ; 7. Eugène Kiffer, en 58 minutes ; 8. Fernand Favier ; 9. A. Dodo ; 10. M. Achard ; 11. M. Guay, etc.

NATATION

Club des Nageurs de Paris. — La première réunion du Critérium d'Hiver s'est déroulée hier matin à la piscine Hébert. Résultats :

100 yards brasse (1^{re} catégorie). — 1. Biewesch, 1 m. 29 s. 4/5 ; 2. J. Simonet, 1 m. 32 s. 2/5.

60 yards brasse (2^e catégorie). — 1. Baudot, 1 m. 2 s. 2/5 ; 2. Legot et Ch. Weinachter, dead heat, 1 m. 2 s. 1/5 ; 4. E. Bogaerts, 5. Stoesser, 6. Long, 7. Labarre, etc.

60 yards brasse (débutants). — 1. Lefoncourt, 1 m. 6 s. ; 2. P. Ancelin, 1 m. 12 s. 1/5 ; 3. A. Simonet, 4. Minilla, 5. Baudoux, 6. Gouzonès, 7. Dennehouy, 8. Bloudiaux, etc.

60 yards handicap, nage libre. — 1. Biewesch (scr.), 2. Labarre (10 s.), 3. Perreau (10 s.), 4. Kröczewsky (10 s.), 5. Stoesser (10 s.).

BOXE

Carpentier ira-t-il en Amérique ? — On parle en ce moment beaucoup, dit l'Auto, de Georges Carpentier dans tous les journaux du monde entier. On le matche contre Jess Willard, Leslie Darcy, etc., et, déjà, on discute le montant de la bourse et le prix des places. C'est aller quelque peu vite en besogne.

Remettons les choses au point et disons que rien n'est encore fait. Des pourparlers sont engagés, c'est tout. Nous serons des premiers à en informer nos lecteurs quand le moment sera venu.

AUTOMOBILE

Une chambre syndicale à Barcelone. — Une chambre syndicale de l'automobile, avec le même programme que celle de Paris, vient d'être fondée à Barcelone. Ont été élus pour faire partie de son comité : MM. Bertaud Serra (Berliet), président ; Abadal (Abadal-Buick), vice-président ; Picovnell (Panhard et Levassor), trésorier ; J. Alvarez et Compagnie (Martini et Diatto) et J. Roca et Compagnie (Le Chauffeur), membres. M. Masferrer a été élu secrétaire général. Les maisons les plus importantes de Barcelone font partie de la Chambre syndicale de l'Automobile.

HIPPISME

Mort de Woodland. — Le célèbre jockey Percy Woodland vient de mourir en Egypte. Il s'était, au début de la guerre, engagé comme aviateur dans l'armée britannique. Woodland était aussi connu en Angleterre qu'en France. Il avait remporté deux fois le Grand National de Liverpool, en 1903 avec Drumree, en 1913 avec Covercoat, et deux fois le Grand Steeple d'Auteuil, en 1904 avec Dandolo, en 1905 avec Canard. L'année suivante, il gagnait avec Maintenenon le Derby de Chantilly, et avec la jument Fragilité, dont il était le propriétaire, la Grande-Course de Haies d'Auteuil. En 1910, il inscrivait une seconde fois son nom sur la liste des vainqueurs de notre Derby français, avec le poulain de M. Gaston-Dreyfus, Or du Rhin II.

TOURISME

L'assemblée générale du Touring Club. — Le Touring Club de France tiendra son assemblée générale annuelle dimanche prochain 17 décembre, à 10 heures du matin, en l'amphithéâtre Richelieu, à la Sorbonne.

L'Amicale de la Préfecture de police

Hier matin a eu lieu, à la Sorbonne, et sous la présidence de M. Paul Deschanel, la réunion générale annuelle de la Société amicale et de prévoyance de la préfecture de police.

On remarquait, aux côtés de M. Paul Deschanel : MM. Laurent, préfet de police ; Paoli, secrétaire général ; Mouton, directeur de la police judiciaire ; Chanot et Guichard, directeur et sous-directeur de la police municipale.

Deux allocutions ont été prononcées par MM. Paul Deschanel et Laurent, après le compte rendu fait par M. Rebondin, président de l'Amicale.

LE "TIP" remplace le Beurre

aussi bien pour la table que dans la cuisine.

Il n'est vendu qu'en pains de 500 et 250 grammes.

1 fr. 55 le 1/2 kilo chez tous les M^{rs} de Comestibles.

Exiger sur l'enveloppe la marque déposée « TIP ».

Expéditions Province franco postal domicile contre mandat : 2 kg. : 7 fr. 05 ; 4 kg. : 13 fr. 45.

Auguste PELLERIN, 82, rue Rambuteau, Paris.

Ayuntamiento de Madrid

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMEDIE

Depuis l'an dernier, la Comédie a mis Alfred de Musset au rang des auteurs dont elle célèbre l'anniversaire de la naissance. La cérémonie de 1916 a lieu ce soir ; mais on a profité du dimanche pour rendre au doux poète un premier hommage, en lui consacrant le spectacle de la matinée, avec la représentation des *Caprices de Marianne*, suivis de *On ne badine pas avec l'Amour*.

L'interprétation des *Caprices*, toujours la même, obtient, comme à son ordinaire, un franc succès ; la salle — absolument comble — fait le plus charmant accueil à Raphaël Duflos, Le Roy, Mlle Cécile Sorel et Dux, et s'amuse des physionomies pittoresques et du jeu plaisant de Siblot et de Croné.

Dehelly et Mlle Colonna Romano incarnent Perdican et Camille de *On ne badine pas avec l'Amour*. Je suis sincèrement désolé de ne pouvoir revenir sur ma première impression ; Dehelly, élégant, gracieux, poétique et léger au premier acte, ne possède pas les moyens physiques lui permettant de jouer, ou plutôt, de supporter la partie dramatique du deuxième et du troisième acte. Sa conception du rôle est très juste ; malheureusement Dehelly veut la réaliser comme s'il en avait la puissance ! Il se livre avec ardeur ; il dépense une superbe fougue... et cela se traduit par des cris rauques, des éclats de voix brisés ! Comment le délicieux interprète de tant de jolis rôles ne sent-il pas que son laborieux effort restera toujours au-dessous de ce qu'exige un personnage qui convient sans doute à son physique, à sa sensibilité, mais non à sa faiblesse d'émouvoir, limitée à de moins énergiques réactions ?

Mlle Colonna Romano est en progrès ; à l'encontre de son partenaire, elle possède les dons nécessaires à l'interprétation parfaite de Camille ; mais elle est encore bien gauche, bien inexpérimentée ; elle pourrait au moins surveiller sa tenue, et ne pas sautiller sans cesse au troisième acte ; elle pourrait aussi à la fin de la pièce corriger sa sortie, qui demeure froide parce qu'elle reste lente.

Je n'ai jamais compris pourquoi on avait distribué Rosette à Mlle Boyy ! Cette petite comédienne, si amusante dans les rôles de genre comme Donatienne, de *Primerose*, Zinzolin, de *Riquet à la houppe*, Arlequin, de la *Bonne mère*, etc., n'a point la touche, la naïve ingénuité de la sœur de lait de Camille. Il ne serait pas malaisé de trouver dans la Compagnie une jeune personne qui nous restituerait la Rosette de Mlle Reichenberg, de Mlle Muller ou de Mlle Lifraud. Tel qu'il est présenté, le personnage n'a plus d'intérêt. Denis d'Inès, Bernard, Lafon sont excellents dans le baron, Blasius et Bridaine.

Ravet, qui avait interprété le chœur des vieillards le 30 avril 1901, reprend le rôle en remplacement de Barral. On assimile donc ce dernier aux acteurs au cachet. Or, Barral se trouve dans une situation particulière. Il débuta à la Comédie, dans *Harpagon*, le 12 octobre 1898 ; de cette date au 4 septembre 1902, il interpréta tous les rôles de son emploi, parmi lesquels Argan du *Malade imaginaire*, Géronte du *Médecin malgré lui*, Albert des *Folies amoureuses*, Géronte du *Légataire universel*, Pasquinot des *Romanesques*, Desmilleux du *Monde où l'on s'ennuie*, Des Targettes de *L'Ami des Femmes*, Vatel du *Gendre de M. Poirier*, etc., etc... Barral avait donc joué à titre de pensionnaire la plupart des rôles qu'il a repris depuis 1915. Peut-être aurait-on pu engager pour la durée de la guerre cet ancien serviteur de la Maison.

Le soir on redonne *Le Duel*. Raphaël Duflos, le brillant Octave de l'après-midi, interprète le docteur Morin. La duchesse de Chailles est toujours incarnée par Mme Piérol, qui fut Blanchette, jeudi, Grâce de Plessans, samedi, et sera ce soir Fortunio... sans être sociétaire à part entière !... Emile Mas.

A la 9^e Matinée Nationale

L'allocution prononcée hier à la neuvième Matinée Nationale par M. Romain Coolus a été particulièrement applaudie. L'orateur a montré la nécessité de la haine et de l'action. Même après la guerre, il faudra que le peuple français se souvienne.

Un programme artistique de cette matinée figuraient trois fragments, dont l'un inédit, du poète Emile Verhaeren. Mme Julia Bartet déclama avec talent *Un verbe de patrie*, dans lequel le poète a mis toute son âme et toute sa douleur patriotique, et Mlle Lucie Brille dit avec émotion des poèmes de la comtesse de Noailles. Mlle Magdeleine Brard, le jeune prix d'excellence de cette année, a interprété au piano le Concerto en ut majeur de Beethoven. Cette précieuse élève d'Alfred Cortot a remporté un succès très personnel et parfaitement mérité.

A l'Opéra. — Programme de la semaine :

Jeu 14 décembre, *Samson et Dalila* (Mlle Lyse Chiray, MM. Franz, Delmas, etc.) ; samedi 16 décembre, *l'Etranger* (Mlle Bréval, M. Delmas), *Coppélia* (Mlle Aida Boni) ; dimanche 17 décembre, *Patrie* (Mlle Germaine Lubin, Campredon, MM. Franz, Delmas, Mlle Johnson et M. A. Aveline).

La première d'aujourd'hui. — Elle aura lieu ce soir, à 8 h. 1/2, au Théâtre Antoine, qui reprend pour une série de huit représentations *l'Otage*, de M. Paul Claudel, dont les trois actes ont pour interprètes Mlle Eve Francis, MM. Arquillière, Janvier, Hervé et Savoy.

Aux Bouffes-Parisiens. — Les Bouffes-Parisiens font actuel-

lement relâche pour les répétitions de *Jean de La Fontaine*, la pièce nouvelle de M. Sacha Guitry.

Au Châtelet. — *Dick, roi des chiens policiers*, la pièce nouvelle que prépare le Châtelet, doit passer jeudi prochain en répétition générale. MM. Henry Krauss, Louis Déan, Vallée, Brévanne, Bardès, Mmes Léontine Massart, Germaine Rives, Gilles-Raimbault et l'hilarant comique Paul Ardoy doivent y tenir les rôles les plus importants. C'est une pièce de grande mise en scène pour laquelle le Châtelet nous réserve la surprise de clous sensationnels.

Le Prix Ostris. — La réunion qui a eu lieu au Conservatoire, au sujet de l'affectation du grand Prix Ostris, d'une valeur de 5.000 francs, a désigné comme lauréate Mlle Collinet, premier prix des classes de comédie au concours de cette année.

A l'Olympia. — En matinée (saut. 1 fr.) et en soirée (1, 2 et 3 francs). Chevalier, The Good Luck Girl et quinze autres vedettes et attractions variées. Programme de premier ordre.

Au Gaumont-Palace. — Aujourd'hui et mercredi 13 décembre, en matinée populaire, à 2 heures, *L'Aiglon*, Les altes brisées (suite et fin), d'après le chef-d'œuvre d'Edmond Rostand. Prix réduits : 0 fr. 30 à 1 fr. (Mardi 12, relâche par décision préfectorale.)

LUNDI 11 DÉCEMBRE

Opéra. — A 8 heures, jeudi, *Samson et Dalila*.
Comédie-Française. — A 7 h. 45, A quoi rêvent les jeunes filles, la Nuit d'octobre, le Châlietier.
Opéra-Comique. — A 7 h. 30, mardi, la Tosca.
Odéon. — A 7 h. 45, Esther, les Précieuses Ridicules.
Th. Antoine. — A 8 h. 30, l'Olage.
Athénée. — A 8 h. 15, Je ne trompe pas mon mari.
Capucines (Gut. 56-40). — A 8 h. 30, Tambour battant, revue : le Plumet, Paul pant pant au rideau!
Châtelet. — Jeudi, *Dick, roi des chiens policiers*.
Théâtre Edouard-VII. — A 8 h. 45, Ali Régat.
Jalil. — Mercredi, Mielte (Lucien Guitry).
Gymnase. — A 8 h. 30, la Charrette anglaise.
Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, la Roussotte.
Th. Michel. — A 8 h. 45, Aggar ou les Loisirs du harem.
Palais-Royal. — A 8 h. 30, Madame et son filleul.
Porte Saint-Martin. — A 8 h. 30, l'Amazone.
Apollo. — A 8 h. 15, Les Maris de Ginette. (Gallipaux, Mariette Sully.)

Th. des Arts. — Tous les soirs, à 8 h. 30, la Frontière, de M. Lucio d'Ambrà (Mme Berthe Bady). Dernières.
Cluny. — A 8 h. 15, le Tomate.
Th. Sarah-Bernhardt. — Mercredi, à 8 heures, Rivoli.
Grand-Guignol. — A 8 h. 30, le Laboratoire des hallucinations.
Th. Réjane. — A 8 heures, le Père prodigue.
Renaissance. — A 8 h. 15, le Chopin.
Scala. — A 8 heures, la Dame de chez Maxim.
Trianon-Lyrique. — A 8 heures, les Saltimbanques.
Variétés. — A 8 h. 15, Moune (Max Dearly, Jane Renouardt).

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, Ça gaze. (Téléph. Roquette 30-12).
Olympia (Gut. 44-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, vingt vedettes attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 heures, l'Aiglon (suite et fin); le Drôme d'une vie. Loc. 4, r. Forest, 11 à 17 h. Téléph. Marcadet 16-73.

Omnia-Pathé. — Nemrod et Co; Max fait de la photo (Max Linder); le Masque aux dents blanches; des vues de guerre.

LA MUSIQUE

Les programmes des Concerts Colonne-Lamoureux, dont M. Camille Chevillard dirige actuellement l'exécution avec un soin minutieux, ne sont point réservés à nos seuls compositeurs. Tous les drapeaux de l'Europe y flottent comme à nos écussons. Ils sont représentatifs d'un front musical unique.

L'affluence toujours fervente du public accentue la délicate portée de ces manifestations de solidarité artistique, et les applaudissements décernés dimanche dernier à l'Ecole italienne se sont renouvelés, hier, à la première audition des œuvres de l'Ecole belge : *L'Automne*, poème élégiaque de M. F. Durant, et *Dans le mode dorien*, de Désiré Paque, œuvres fort intéressantes, un peu froides peut-être. De l'Ecole belge aussi,

mais de César Franck, l'air de l'archange de *Rédemption* : Mlle Alice Daumas, de l'Opéra, l'a chanté avec un grand respect.

Et puis, des russes : la première symphonie en mi-bémol de Borodine et le pittoresque tableau musical de Liadow, *Baba-Jaga*. Un instant, selon les dessins des rythmes, apparurent, dans la salle bien close, le steppe gris et les parades colorées...

Une seule œuvre de l'Ecole française : *Wallenstein*, du plus noble de nos maîtres contemporains, M. Vincent d'Indy.

Jules Bernex.

Communiqués

Demain, à 5 h. 30, 27, boulevard des Italiens, réunion de l'Association des Journalistes professionnels mobilisés.

L'exposition des œuvres de Henry de Groux, le célèbre peintre belge, a fermé hier pour laisser la place

Prime supplémentaire : Deux magnifiques estampes de JONAS

exclusivement réservée à nos Abonnés d'un An. -- Tirage de luxe. Papier grainé. Grandes marges, 55x41



LIEUTENANT... A VOUS L'HONNEUR !

... Frappé mortellement en pleine attaque, à la cote 304 le 31 mai 1916, le capitaine Auguste Fauché, du 55^e de ligne, confia à son lieutenant la conduite de ses hommes par ces simples mots : « Lieutenant... à vous l'honneur ».

Joindre, pour tous frais, au moment de l'abonnement ou du renouvellement : 1 fr. 30 pour la France et les colonies ; 1 fr. 60 pour l'étranger



LA PERMISSION DU BERCEAU

Les militaires de tous grades, à l'occasion de la naissance d'un enfant, pourront, en dehors de leur tour normal, obtenir des permissions (Décision du G. Q. G., 10 août 1916).

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 11 DÉCEMBRE 1916

44

Pour le roi de Prusse !

ROMAN VECU

PAR

Georges MALDAGUE

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Il est des habitations où l'orgie, cette nuit-là, n'aura point de limites. Ce sont celles, vides de leurs habitants, où lieutenants, capitaines, officiers supérieurs se sont installés en maîtres absolus.

Il y en a peu à Sedan, car les trois quarts des habitants sont restés.

Mais celles-là ont, pour la plupart, subi des transformations complètes.

Ces messieurs, suivant leurs grades, ont opéré des changements, probablement en dehors du goût des propriétaires quand ils rentreront.

Ils y ont mis du reste, entre eux, une certaine aménité et condescendance.

Tel qui n'aimait pas les tentures boutons d'or les passait à celui qui n'était pas fou du vieux bleu.

Un autre enlevait un piano à queue, son collègue se contentant d'un piano droit.

Celui-là passait par ordre à un subalterne — capitaine à son lieutenant — tout un mobilier en

échange du sien, à moins qu'il ne lui passât le local avec.

Enfin, on avait pris ses quartiers d'hiver... au risque de les céder du jour au lendemain pour la fameuse poussée « en avant », qui pourrait fort bien, espéraient les Sedanais, être la poussée « en arrière ».

Sedan en avait regardé défiler, s'installer, partir, des troupes fatiguées, épuisées ou neuves pour le combat.

Combien de soldats, combien d'officiers même on voyait alors pleurer !

Combien, cette nuit de Noël, pleureraient en plein réveillon en se reportant à l'hiver d'avant, aux réveillons de là-bas... du *Deutschland*, quand leur kaiser n'avait pas encore jeté vers la bouche son peuple illusionné et passif, son peuple noir pour l'écrasement du rêve !

Cette avant-veille de Noël, on était plein d'espoir, malgré la menace de la séparation, dans cette partie du château des Trois-Etangs réservée à ses propriétaires, où vivaient, sans en bouger encore, la générale de Saint-Priet, sa petite-fille, Perraud et les deux vieilles femmes, avec le petit Davignon, dont les quatorze ans n'inspiraient aucune méfiance à l'ennemi.

Dans la chambre, de laquelle il commençait à sortir afin d'essayer ses forces vers la terrasse, le blessé inconnu, le blessé frappé d'amnésie retrouvait la mémoire... pour celle qu'il aimait, pour la générale, pour Perraud.

Oh ! il était bien gardé, le secret !

Du jour où il reconnaissait au pied de son lit Ghislaine, André Delleville se reprenait à vivre, vie précaire dont il semblait parfois qu'un souffle contraire pouvait avoir raison et qui ne devait revenir que lentement, lentement à son équilibre.

La jeunesse, la vigueur ne triomphaient qu'avec peine de l'anémie profonde rejaillissant sur le cerveau et résultant de la période d'un énorme cau-

sée par la blessure horrible du crâne, qui nécessitait une double trépanation.

— S'il s'en remet, disait le premier major allemand, très fort en chirurgie, le large et court major von Werr, « heureux de se perfectionner dans la langue française, en causant avec Mlle de Saint-Priet », s'il s'en remet, il en a au minimum pour six mois.

C'était également l'avis du malheureux docteur Pierray.

Il y en avait quatre d'écoulés.

Deux de gagnés sur le pronostic des médecins, pronostic heureusement aussi corroboré par les majors succédant coup sur coup à von Werr, lesquels jugeaient qu'avant ce laps de temps il ne serait guère en état de supporter le transport en Allemagne.

Car il se sentait guéri complètement, tous ses souvenirs revenus, avec le bouillonnement, dans les veines, d'un sang nouveau, plus impétueux qu'autrefois.

Ce soir, portes fermées, volets clos, rideaux tirés, on causait dans l'appartement de la générale, qui commençait à se lever quelques heures par jour et qui se sentait, elle aussi, bientôt apte à reprendre sa vie ordinaire.

Entre l'aïeule, étendue sur sa chaise longue, qui, de même que Ghislaine tricotait des lainages pour les petits enfants malheureux du pays — et Dieu sait si l'occupation allemande en faisait ! — et Perraud, qui, étant allé passer la journée à Sedan, près de sa fille, rapportait quelques racontars, André venait de répéter la phrase, indiquant non seulement sa préoccupation, mais celle des autres :

— Je ne veux pas être condamné à l'inaction pendant que mon pays est à feu et à sang... Je ne serai jamais leur prisonnier !

— Mon pauvre enfant ! répétait la générale, tandis que Ghislaine l'approuvait du geste, il n'y a

CHANDAILSELIMS PIERRE
fabricant. Dans la cour.
10, faub. Montmartre.**ASTHME**Soulagement et Guérison
par les Cigarettes ou le Poudre
à 2 fr. la Boîte Toutes Pharmacies.
Exiger la signature de J. ESPIC sur chaque cigarette.**ESPIC**

APRÈS et ENTRE les REPAS

**PASTILLES
VICHY-ÉTAT**

HYGIÈNE de la BOUCHE et de l'ESTOMAC

Boîtes de 0^{fr}50 - 1^{fr} - 2^{fr} et 5^{fr}.**PilePOL**RECHARGEMENT. économie 100 %.
franchement 1.75 av. Schœffer, Vol. - Folem.
à CRISTEL, Ing. r. Pérou, Rouen.
Représent. et dépôt. acc. de partout.LA DAME
MOLLETIÈRE**THE PRATIC**Trois courbes - à spirale rectifiée
ne comprime pas
ne s'effrange pas
ne glisse pas

Toutes nuances. Grands Magasins

Paris, Province, Colonies, Etranger
Manufacture et Bureaux : 264-266, rue de Bourgogne
ORLÈANS (Tél. 4-33)**CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON
ET A LA MEDITERRANEE**

L'hiver à la Côte d'Azur

Billets d'aller et retour spéciaux à prix réduits (1^{re} et 2^e classes) pour Cannes, Nice, Menton, Monaco, Monte-Carlo. Emission jusqu'au 17 avril 1917 au départ des gares de Paris, Dijon, Lyon (Perrache et Brotteaux), Vesoul, Besançon, Gray, Nevers, Is-sur-Tille, Genève, Clermont-Ferrand, Saint-Etienne, Grenoble, Valence, Avignon, Cote, Nîmes. Validité : 20 jours (dimanches et fêtes compris). Prolongation de deux périodes de dix jours (dimanches et fêtes compris) moyennant le paiement, pour chaque période, d'un supplément de 10 %.

Deux arrêts autorisés en cours de route, au gré des voyageurs, tant à l'aller qu'au retour.

Prix de Paris à Nice : 1^{re} cl., 182 fr. 60 ; 2^e cl., 131 fr. 50.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris — Volmard.

La Vie
de Tranchée amène**RHUMATISMES****LUMBAGOS****NÉVRALGIES****L'ASPIRINE****"USINES du RHÔNE"**Les atténue toujours
Les guérit souventLE TUBE DE 20 COMPRIMÉS : 1^{fr}50.

En vente dans toutes les Pharmacies.

dans notre situation, qu'à se résigner... Que voulez-vous faire ?

— Je trouverai le moyen de m'évader !

— Pas d'ici, à coup sûr...

— Toutes les routes sont gardées, appuya Perraud ; si quelqu'un n'est pas en règle, c'est-à-dire s'il n'a pas de sauf-conduit, on le coffre, ou on le fusille... S'il ne répond pas à une sommation, s'il file quand même, on tire dessus comme sur un lapin... le cas est arrivé, et arrive encore dans nos parages ; dernièrement, une malheureuse, qui tentait de passer en Belgique, où elle avait sa mère, a-t-on dit, a été tuée avec son enfant juste au poteau-frontière, par le poste caché dans le bois... Marie me l'a appris, pas plus tard que tout à l'heure.

Les deux femmes eurent le même mouvement d'horreur.

— Ça, se sauver d'ici, reprit le garde, il n'y faut pas compter.

— D'autant moins, fit le lieutenant Delleville, que ce serait vous compromettre tous... Mais en chemin, ou bien en Allemagne...

— En soixante-dix, mon petit, mon père, qui était le cousin germain de la grand-mère, a été, tu le sais, fait prisonnier vers la fin de la campagne... Il prétendait, que s'il avait eu seulement un louis d'or à donner à un gardien, il lui aurait tout facilité... Seulement, il n'avait pas le louis d'or ; ils rafflent tout l'argent des prisonniers, avant même de les embarquer...

— Je le sais !

— Ne pensons pas encore à cela ! conseilla Mme de Saint-Priet.

— Mais si, pensons-y, dit vivement Ghislaine ; lorsqu'une chose vous tracasse, lorsque cette chose représente un but à atteindre, il faut y songer, sans repos, sans trêve, jusqu'à ce qu'elle soit réalisée !

— S'il y a des possibilités pour qu'elle le soit, mon enfant.

— Bien entendu, grand' mère... Seulement, comme, dans toutes les guerres, on compte des évadés de prisonniers... je considère qu'il ne sera pas impossible à André d'arriver à ses fins.

On se tut, pendant quelques minutes.

Le jeune homme se promenait à travers la vaste pièce, que longeait l'étroit couloir intérieur, allant aux tourelles.

Perraud surveillait le feu de l'âtre.

Il y avait heureusement, en dehors du bûcher où les officiers allemands composant le poste du château faisaient prendre le chauffage pour leur compte, des réserves de bois dans une sorte de cellier, une cave au-dessus d'une autre cave, qui se prolongeait vers les casernes de l'ancienne citadelle, aujourd'hui obstruées par des écroulements de murs, à travers lesquels avait poussé une végétation inextricable.

Ce cellier, qu'éclairait imperceptiblement un étroit soupirail soigneusement bouché à l'intérieur, et dont seulement les initiés du château savaient la disposition et connaissaient l'entrée, servait à tout, aujourd'hui.

Le garde, qui s'était fait braconnier, soit qu'il se promenait avec son vieux chien Futé, qui prenait encore le lièvre au gîte, soit qu'il tendit quelques lacets aux bons endroits, rapportait presque autant de gibier en détail que les Allemands en tuaient en gros quand il leur prenait l'envie de chasser.

C'était dans ce cellier, sur un feu de fortune, qu'il en réglait lui-même la cuisson.

Mlle de Saint-Priet, quoique surveillée, jouissant de latitudes que personne qu'elle n'avait, entre autres celle de conserver sa bicyclette et son poney avec sa charrette anglaise, arrivait à faire passer de temps en temps chez la mercière, la tante où Marie se réfugiait avec ses enfants, un lapin ou un lièvre.

Même pour elle, c'était dangereux...

Toutes les libertés, pourvu qu'elle ne contrevint pas aux lois de la guerre...

Or, des placards affichés journellement en vertu de cet axiome défendaient chaque jour quelque chose de nouveau.

Done, on ne manquait point de chauffage, et Perraud espérait bien qu'au nez et à la barbe des Boches il rapporterait encore souvent, à la faveur de la nuit et après l'avoir enfoui dans une cachette sous bois, l'animal à poils ou à plumes qui devait corser le menu de plus en plus maigre : pain innommable, betteraves blanches, un peu de sel, un peu de sucre.

Tant pis pour celui qui ne possédait aucune provision.

Tant pis aussi pour ceux qui, approvisionnés dès le commencement de la guerre, n'avaient pas su ou n'avaient pas osé cacher suffisamment de leur réserve, réquisitionnée à l'aveugle.

A l'occasion de cette fête de Noël, la commandantur, qui venait de passer du café des Socquettes, place Turenne, dans les locaux du palais de justice, faisait afficher la nouvelle qu'une distribution régulière aurait lieu en janvier pour chaque habitant.

Que serait-elle ?

Là encore les victimes étaient désignées.

Tant pis pour les faibles, tant pis pour les malades, la commandantur ne ferait pas d'exception, n'avancerait rien d'une heure...

On ne souffrait donc jusqu'à présent que relativement, sous le rapport de l'alimentation, aux Trois-Étangs.

N'arrivait-il même pas que le capitaine-commandant du poste envoyât quelques perdrix et, une fois, un faisan à la générale de Saint-Priet et à sa petite-fille ?

(A suivre.)

La dernière "élégance" des voyageurs transatlantiques



C'est la plus récente invention américaine. Et, après des expériences probantes, il a fallu reconnaître que l'inventeur n'a pas perdu son temps en réalisant ce vêtement flotteur — water-proof de la mer — tel qu'il permet à qui l'a revêtu de surnager et de narguer les naufrages comme les pires tempêtes. La tête et les épaules émergeant, le reste du corps parfaitement isolé de l'eau, le porteur de cet imperméable peut trouver dans des poches latérales des vivres également protégés. Les Américains ont décerné des félicitations unanimes à celui de leurs concitoyens qui a créé ce costume et fait les preuves de son utilité.

Ayuntamiento de Madrid